



## Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

## Book Notices

---

### SUMERIAN AND BABYLONIAN PSALMS<sup>1</sup>

Cet ouvrage contient la transcription et la traduction des textes religieux suméro-babyloniens, qui faisaient partie des collections usitées pour la liturgie officielle. Le plus grand nombre de ces textes ont été édités dans Reisner, *Sumerisch-babylonische Hymnen (SBH)*, et dans les *Cuneiform Texts (CT)* du British Museum. A ce fond s'ajoutent quelques prières publiées dans IVR ou dans des revues (*BA*, *PSBA*, *ZA*), finalement deux morceaux qui figurent dans Haupt, *Akkadische und Sumerische Keilschrifttexte (ASKT)*. Chaque texte est donné en transcription sur la page de gauche, en traduction sur la page de droite. Des notes concises, mais trop clairsemées, sont destinées à justifier l'interprétation de l'auteur.

Ce travail eût été excellent, si M. St. Langdon avait tenu compte du précepte de Boileau:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,  
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

On ne peut se défendre—en parcourant ces pages—de l'impression que l'auteur a travaillé hâtivement. La disposition typographique elle-même révèle un certain négligé. Par exemple, le No. II de la "lamentation au verbe" (p. 10) n'a pas d'en-tête, et le profane ne comprendra pas pourquoi le No. I est intitulé "Lamentation to the amātu," tandis que le No. II est intitulé "Lamentation to the word." De la p. 16 à la p. 29, le titre général "Lamentation to the word" disparaît du haut des pages, pour se représenter à la p. 32. A partir de la p. 72, il n'y a plus que le No. en tête de la page de gauche. Tout l'ouvrage eût gagné en clarté, si l'auteur et l'éditeur avaient veillé davantage à adopter pour chaque série une notation uniforme et à en faire ressortir les subdivisions. On dirait qu'il y a eu un certain tâtonnement au début de l'impression, car, à partir du No. X (p. 95), les indications sont mieux marquées, et plus uniformes. Une déplorable erreur a transporté à la p. 179 la traduction de la prière d'Ašurbanipal dont le texte figure à la p. 176, séparant ainsi de la tablette sixième les *addenda* de la p. 177. Ce sont là des extériorités qui n'enlèvent rien au mérite de l'ouvrage, et nous aurions mauvaise grâce à insister.

<sup>1</sup> SUMERIAN AND BABYLONIAN PSALMS. By Stephen Langdon, Ph. D., Reader in Assyriology and Comparative Semitic Philology, Oxford. Paris: Geuthner, 1909. xxvi + 349 pp.

Une autre marque de travail hâtif serait peut-être les inconséquences qui çà et là apparaissent dans la transcription. Si l'auteur avait eu la bonté d'indiquer les principes qui le guident dans sa lecture du sumérien, il eût épargné souvent au lecteur la nécessité de recourir au texte original. Un tableau des signes assyriens avec leur équivalence sumérienne, dans le système adopté, eût été le bienvenu. On ne s'expliquera pas, par exemple, pourquoi le signe TAR, traduit deux fois par "street," est transcrit TAR à la p. 10, l. 16, tandis qu'il est transcrit SILA à la p. 2, l. 9. La seconde transcription est la seule bonne. De même, un passage transcrit KI-IL KI GË-EN à la p. 12, l. 29, se trouve être KI-IL KI-NE-EN dans la n. 7 de la p. 3. L'expression I-DÉ-GAB de la p. 112, l. 8, est restituée sous la forme I-DÉ-DÛ à la l. 7 de la p. 108. Et ce flottement pourrait se vérifier aussi dans la traduction. Ainsi, à la p. 84, l. 22, on trouve Á NU-MA-AL qui n'est pas rendu dans la traduction. Mais à la p. 2, l. 11, on avait Á-NU-MA-AL traduit par "she without fear." Toutes ces inconséquences auraient disparu évidemment, si les morceaux avaient été étudiés dans des vues d'ensemble, après avoir été transcrits et traduits séparément.

Une introduction de vingt-trois pages expose les idées de l'auteur sur la répartition des hymnes et des psaumes dans les offices publics. Le principe adopté primitivement pour le classement semble avoir été la nature de l'instrument de musique dont on se servait pour accompagner le chant. Les trois principaux instruments sont la flûte (*halḫalla tu*), le *balaggu* et le *manzu* (ou *meṣû*) que l'auteur traduit respectivement par "lyre" et "bagpipe," tout en reconnaissant le caractère hypothétique de sa traduction. Pour *balaggu* le sens de "tambourin" est soutenu par l'araméen פִּלְגָנָא de même que par l'idéogramme DUP (S<sup>1</sup> 155, 156), dont la valeur syllabique est une onomatopée qui se retrouve dans l'hébreu פִּתְּ et l'arabe ذُف (cf. Jensen, *KB*, VI, 1, p. 443). Quant au *manzu* dont l'idéogramme est précédé du déterminatif SU "peau, cuir" (*SAI*, 6689), peut-être est-il aussi une sorte de tambour.

A propos des hymnes à Tammuz, M. St. Langdon insiste avec raison sur la distinction à établir entre la sœur du dieu, Belit-šeri, et son épouse, Ištar. Il propose d'identifier la seconde avec l'étoile Sirius. Selon nous, Sirius n'est pas Ištar, mais Ba-ú, la compagne de Nin-ib. Le dieu Nin-ib représente la constellation d'Orion, car il est l'étoile javelot (*tartaḫ u*) qui a son lever héliaque au mois de Tammuz<sup>2</sup> et qui s'identifie avec Beteigeuze. Quant à Ba-ú, elle est la même que Gu-la qui, sur les kudurrus, a le chien pour animal. Sirius est bien l'étoile au chien, la canicule.<sup>3</sup>

La dernière partie de l'introduction est consacrée aux jours durant

<sup>2</sup> Cf. *Revue biblique*, 1909, p. 324.

<sup>3</sup> Pour ces identifications, cf. notre ouvrage sur *La religion assyro-babylonienne*.

lesquels a lieu tel ou tel service divin. Pour le jour šabattu, l'auteur propose le sens de "wailing." Selon lui, le babylonien šabattu aussi bien que l'hébreu Šabbath signifierait le jour du mois où étaient exécutées les lamentations rituelles. Ce n'est que plus tard qu'on aurait inclus dans l'observance du Šabbath l'idée du repos. La démonstration fournie par l'auteur dans *ZDMG*, 1908, p. 30, est loin d'être convaincante. C'est se jouer de l'étymologie que de rattacher šabattu à sapādu. La forme aurait dû être sapattu. On a tort, d'ailleurs, de bloquer sous une seule rubrique les cas où se rencontrent šabattu et šapattu dans les textes.<sup>4</sup> Pour l'équivalence ūm nuḥ libbi = šapatum de K. 4397 (*CT*, XVIII, pl. 23), l'élément šapattum doit se décomposer en ša pattum qui est le même que ša pattim du texte de Pinches (*PSBA*, 1904, p. 51 ss.). C'est "le jour du milieu" du mois, correspondant au quinzième jour. Quant à nubattu sa valeur n'est pas "mourning," mais "repos," et "soir."<sup>5</sup> Le mot ūm nubatti représente le jour où Nabû et Tašmêr vont prendre ensemble leur repos dans le temple.<sup>6</sup> La racine bâtu (בִּית) qui est à la base de nubattu pourrait bien se retrouver dans bittu ou battu, nom du vingt-huitième jour du mois, tandis que l'avant-dernier jour est le bubbulu, jour de deuil, qui précède la grande fête de Sin, au trentième jour (ūm šelašê).

Pour ce qui est de la traduction des textes, le travail de M. St. Langdon témoigne d'une grande pratique du vocabulaire sumérien. Dans les cas où le texte sumérien est accompagné d'une interprétation babylonienne, c'est une imprudence de s'écarter de celle-ci pour donner la préférence à une traduction directe du sumérien. M. Ungnad a indiqué, dans *OLZ*, 1909, col. 402 s., un certain nombre d'exemples où l'écart est vraiment trop considérable entre le texte babylonien et l'interprétation de M. Langdon. Ce devrait être un canon de faire passer avant tout la traduction du babylonien, car c'est grâce aux textes bilingues que nous connaissons le mécanisme du sumérien. Nous ne pouvons passer en revue toutes les interprétations de l'auteur; elles sont généralement très justes et appuyées par des notes dont la concision ne diminue pas la portée. A la p. 6, il faut corriger la n. 4, d'après ce que nous avons vu ci-dessus au sujet de la racine de nubattu. A la l. 24 de la même page, "les sept GI(G)-KISAL" d'Ištar sont à mettre en relation avec "les sept GI(Š)-PAR" d'Uruk (Br. 8932 f.; *SAI*, 6709 f.). A la p. 11, les ll. 23 et 24, où Ištar déclare qu'elle mange le pain et boit l'eau préparés pour les morts, sont interprétées comme si les rites funéraires étaient destinés à Ištar, "goddess of the underworld" (n. 10). Le sens de ces deux lignes est clair d'après la l. 25 où nous voyons qu'Ištar se plaint d'être comme

<sup>4</sup> Cf. *Revue biblique*, 1908, pp. 464 f.

<sup>5</sup> Cf. l'excellente étude de Johnston, *The Assyrian Word nubattu*, dans *Old Testament and Semitic Studies in Memory of W. R. Harper*, I, pp. 341 ff.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 344 ff.

une étrangère dans les rues. Elle en est réduite à manger et à boire ce qu' on prépare pour les Mânes. A la p. 12, l. 30, lire probablement *kír-ni-gál*, par attraction pour *kír-nu-gál* de la l. 31. On remarquera que la l. 1 du verso est parallèle à la l. 37 du recto. Au lieu de *simug* lire *nisag* (*SAI*, 4797) et, au lieu de *gûr-zûr*, lire *fl-fl*: il s' agit du prêtre *nisakku* "qui répand l' huile," dont le rôle est de lever (*fl-fl*) la corne (*si*) qui contient l' huile. L' expression *nisag-si-fl-fl-bi* "son prêtre qui élève la corne" est parallèle à *zu-gal-gal-la-bi* "ses grands sages" de la ligne précédente. Le *si-fl* "élévation de la corne" est précisément une opération parallèle à la libation d' eau dans Gudea, cyl. A, II, 6. On sait que la corne servait à contenir l' huile pour les onctions (Épopée de Gilgamès, tabl. VI, l. 188 ff.). C' est sans doute par distraction qu' à la même page, rev. l. 5, *ud-da* est rendu par "in the word," au lieu de "in the spirit" de la l. 11. A la p. 18, l. 25, le mot *nittu* parallèle à *šubtu* pourrait, lui aussi, signifier "demeure," en le dérivant de *nadû*: *nittu* pour *nidtu*. Les mots *šat urri* et *šat mûši* (p. 73, n. 20) s' opposent comme l' aurore et le crépuscule. Le temps du *šat urri* correspond à la veille du matin, *namaritu* (Br. 2856, comparé avec *SAI*, 5901). En haut de la p. 96, l' avant-dernier signe (*SBH*, p. 31) était peut-être *liš*, confondu avec *šad* à cause de la ressemblance des deux signes. On lirait *liš-lim* comme dans le premier hémistiche. Aux ll. 4 et 5, la traduction de *idlu* par "immortal" est trop précise. Le sens de *idlu* est "homme" en général (*KB*, VI, 1, p. 373). Alors que l' épithète de Marduk, *en-bi-lu-lu*, est généralement transcrite *Enbilulu*, on trouve "divine ruler Bilulu" à la p. 103, l. 12, tandis qu' on aura Marduk à la p. 107. Dans ces litanies (p. 107 et p. 113), le mieux eût été de transcrire simplement l' épithète divine, en en donnant la signification en note, au lieu de la remplacer par le dieu qu' elle représente. Cette notation eût été surtout avantageuse pour le lexique. Ainsi la rubrique *Bêlit-šêri* (p. 345) sert à la fois pour *Muš-ten-an-na*, *Mûš-din-an-na*, *Mu-din-an-na*, *Gišten-anna*, *Mûš-tin*, *Mu-ten-na*. A la p. 136, rev. l. 4, lire *fd-bil a el-la tûm-tûm-mu* "mon canal nouveau qui porte des eaux pures" et cf. Gudea cyl. A, II, 6, 7. A la p. 140, l. 4, lire, d' après Hrozný, *Ê-šu-me-rá* "temple de Šumer," parallèle à la vieille cité sumérienne de Nippur. A la p. 145, l. 26, traduire par "mon dieu *Gal-maḥ-an-na*" au lieu de *divine Galmahanna*. A la p. 151, l. 7<sup>2</sup>, lire *EN-DUL-AZAG* ou si on laisse "lord of Dulazag," traduire le mot suivant par "lady of Dulazag." Ce couple divin est donné dans *CT*, XXIV, pl. 4, l. 25; il s' agit, en réalité, du dieu et de la déesse qui sortent du *DUL-AZAG*; cf. <sup>4</sup>*EN-DUL-AZAG-ta-è-ne* dans *CT*, XXIV, pl. 3, l. 21. A la p. 153, ll. 12 f., il s' agit deux fois du fils de Sin; le second vers est à traduire: Au rejeton lumineux de l' épouse de Nannar. On a *zîr alti* (*ilu*) Sin dans la traduction babylonienne, et *alti* est pour *ašti*, *aššati* (= *DAM*). A la p. 158, l. 59, il faut joindre *sil* et *DAGAL-LA*, d' après Br. 404 f.

Ces petites observations ne nous font pas perdre de vue la très réelle valeur de l'ouvrage de M. St. Langdon. Elles prouvent l'intérêt que nous avons mis à parcourir et à contrôler ses interprétations. Ces textes, si intéressants au point de vue de la mythologie et du sentiment religieux des Babyloniens, sont ici groupés et, le plus souvent, traduits pour la première fois. Le travail de l'auteur est un travail de pionnier, ce qui en explique les imperfections de détail que nous avons relevées çà et là. Si nous osions formuler un souhait, ce serait que M. St. Langdon reprît l'étude de ces textes au point de vue grammatical et lexicographique, et qu'il livrât au public le résultat de cette recherche. Ce sera compléter la besogne si utile, qu'il a entreprise depuis quelques années, de faciliter l'intelligence des textes sumériens. Ses suppléments aux listes de Meissner et ses diverses études dans les *Babyloniaca* sont déjà d'excellents augures.

P. DHORME

JÉRUSALEM  
11 Novembre 1909

#### AL-KINDI'S HISTORY OF THE QĀDĪS OF EGYPT<sup>1</sup>

This work, which Professor Gottheil has edited from the only manuscript now known to contain it, is one of very considerable interest and importance. The period which it covers begins with the first establishment of the office of qādī in Egypt in the year 31 A. H. (651 A. D.), at the beginning of the Mohammedan occupation, and extends to the year 424 (1033). This was the formative period of Muslim jurisprudence, and Egypt was a country in which many interesting things were happening.

In the case of each qādī the dates of his accession and removal, or death, are given, including usually the day of the month. The biographical sketches contain, as a rule, only matters connected with the office of the judge, not miscellaneous reminiscences. The authority by which he received his appointment is recorded, and if he was removed for cause, the circumstances are described. The official qualities of each incumbent of the office are set forth in more or less detail, usually in the form of a series of incidents from which the reader is left to draw his own conclusions. It is in the intrinsic importance of these recorded incidents that the chief value of the work lies. The material collected by al-Kindi, in particular, which forms the principal part of the compilation, contains much information, accessible nowhere else, which is of the first importance for our knowledge of the inner history of Egypt in the first centuries of the Mohammedan dominion. Illuminating hints as to political

<sup>1</sup> THE HISTORY OF THE EGYPTIAN CADIS AS COMPILED BY ABŪ OMAR MUHAMMAD IBN YUSUF IBN YA'QŪB AL-KINDI, TOGETHER WITH ADDITIONS BY ABŪ AL-ḤASAN AḤMAD IBN 'ABD AL-RAḤMĀN IBN BURD. Edited from the unique MS in the British Museum by Richard J. H. Gottheil. Paris: Paul Geuthner, 1908.